|  |
| --- |
| **BAC BLANC** **OBJETS D’ETUDE : Le roman –****LA QUESTION DE L’HOMME DANS LES GENRES DE L’ARGUMENTATION…** |

**Texte A : Françoise de Graffigny, extrait de *Lettres d'une Péruvienne* (1747)**

**Texte B : Colette extrait de *La Vagabonde*, (1910, P. 216/218)**

**Texte C : Christiane Rochefort, extrait de *Les petits enfants du siècle* (1961)**

**Texte D : Annie Ernaux, extrait de *La Femme gelée* - 1981**

**Texte E : Virginia Woolf, extrait d’*Une chambre à soi* (1929)**

**Texte A : Françoise de Graffigny, extrait de *Lettres d'une Péruvienne* (1747)**

|  |  |
| --- | --- |
|  | *Dans ce roman épistolaire, Zilia, une jeune péruvienne emmenée de force en France par les colonisateurs, écrit, à son frère resté au Pérou, ses impressions sur la France.* |

Je ne sais quelles sont les suites de l'éducation qu'un père donne à son fils : je ne m'en suis pas informée. Mais je sais que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une maison religieuse, pour leur apprendre à vivre dans le monde ; que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on ferait peut-être un crime d'en avoir, et qui sont incapables de leur former le cœur qu'elles ne connaissent pas.

Les principes de la religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement et par mémoire. Les devoirs à l'égard de la divinité ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde, et si l'on en conserve encore quelques usages, à la manière dont on s'en acquitte, on croirait volontiers que ce n'est qu'une espèce de politesse que l'on rend par habitude à la divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondements d'une éducation mal dirigée. On ne connaît presque point en France, le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos jeunes vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend le juge le plus sévère de nos actions et de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur âme, on serait tenté de croire que les Français sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvements du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parents se glorifient de les avoir bien élevées.

**Texte B : Colette, extrait de *La Vagabonde*, (1910, P. 216/218)**

|  |  |
| --- | --- |
| **Macintosh HD:Users:Ghislaine:Desktop:colette yoga.jpg** | *Dans son roman qui touche à l’autofiction, Colette met en scène une narratrice, comédienne en tournée, Renée Nérée, qui reçoit une lettre de son amant lui proposant de l’épouser.* |

Je ne me repose pas. Je veux me contraindre à réfléchir, et ma pensée regimbe, s'échappe, fuit sur le chemin de lumière que lui ouvre un rayon tombé sur le balcon, et s'en va là-bas, sur un toit en mosaïque de tuiles vertes, où elle s'arrête puérilement pour jouer avec un reflet, une ombre de nuages, rien... Je lutte, je me fouaille... Puis je cède une minute, et je recommence. Ce sont de telles joutes qui font aux exilés de ma sorte ces yeux si grand ouverts, si lents à décrocher leur regard d'un appât invisible. Morose gymnastique de solitaire...

Solitaire ! que vais-je songer là, quand mon amant m'appelle, prêt à répondre de moi pour toute la vie?... Mais, « toute la vie », je ne sais pas ce que c'est. Il y a trois mois, je prononçais ces mots terribles « dix ans », « vingt ans », sans comprendre. Il est temps de comprendre, à présent ! Mon amant m'offre sa vie, sa vie imprévoyante et généreuse d'homme jeune, qui a trente-quatre ans à peu près, — comme moi. Il ne doute pas de ma jeunesse, il ne voit pas la fin, — la mienne. Son aveuglement me refuse le droit de changer, de vieillir, alors que tout instant, ajouté à l'instant écoulé, me dérobe déjà à lui...

J'ai encore de quoi le contenter, mieux : l'éblouir. Je puis quitter ce visage-ci, comme on se démasque ; j'en ai un autre plus beau, qu'il a entrevu... Et je me dévêts comme d'autres se parent, rompue, — car je fus le modèle de Taillandy1 avant d'être danseuse, — à déjouer les dangers de la nudité, à me mouvoir nue sous la lumière comme sous une draperie compliquée. Mais... pour combien d'années suis-je armée encore ?

Mon ami m'offre son nom, et sa fortune, avec son amour. Décidément, mon maître le hasard fait bien les choses et veut récompenser d'un coup le culte capricieux que je lui voue. C'est inespéré, c'est fou, c'est... c'est un peu trop !

Cher brave homme ! il attendra ma réponse impatiemment, et guettera le facteur sur la route, en compagnie de Fossette2, — ma Fossette qui exulte de jouer à la châtelaine, qui roule en auto et fait le train de ceinture autour des chevaux sellés!... Il doit corser sa joie d'un orgueil naïf, légitime, l'orgueil d'être le Monsieur assez chic pour hisser vers lui, du sous-sol de l'Emp'Clich'3 à la terrasse blanche des Salles-Neuves, une « petite bonne femme de cafconc'3 »...

Cher, cher bourgeois héroïque !... Ah ! Pourquoi n'en aime-t-il pas une autre ! Comme une autre le rendrait heureux ! Il me semble que je ne pourrai jamais, moi...

1. Ex-mari adultère de la narratrice, pastelliste, double romanesque de l’écrivain Willy, ex-mari de Colette. 2. La chienne de la narratrice. 3. L’Empyrée-Clichy, café-concert - cafconc' - de la vie nocturne parisienne.

**Texte C : Christiane Rochefort, extrait de *Les petits enfants du siècle* (1961)**

|  |  |
| --- | --- |
|  | *Ce roman relate l'histoire d'une adolescente, aînée d'une famille nombreuse habitant dans une HLM de la banlieue parisienne ; l'héroïne est aussi la narratrice.* |

J'avais eu mon Certificat du premier coup ; manque de pot ; j'aurais bien tiré un an de plus, mais ils me reçurent. Je ne pourrais plus aller à l'école.

A l'Orientation, ils me demandèrent ce que je voulais faire, dans la vie.

Dans la vie. Est-ce que je savais ce que je voulais faire, dans la vie ?

« Alors ? dit la femme.

- Je ne sais pas.

- Voyons : si tu avais le choix, supposons. »

La femme était gentille, elle interrogeait avec douceur, pas comme une maîtresse. Si j'avais le choix. Je levai les épaules. Je ne savais pas.

« Je ne sais pas.

- Tu ne t'es jamais posé la question ? »

Non. Je ne me l'étais pas posée. Du moins pas en supposant que ça appelait une réponse ; de toute façon ça ne valait pas la peine.

On m'a fait enfiler des perles à trois trous dans des aiguilles à trois pointes, reconstituer des trucs complets à partir de morceaux, sortir d'un labyrinthe avec un crayon, trouver des animaux dans des taches, je n'arrivais pas à en voir. On m'a fait faire un dessin. J'ai dessiné un arbre.

« Tu aimes la campagne ? »

Je dis que je ne savais pas, je croyais plutôt que non.

« Tu préfères la ville ? »

A vrai dire je crois que je ne préférais pas la ville non plus. La femme commençait à s'énerver. Elle me proposa tout un tas de métiers aussi assommants les uns que les autres. Je ne pouvais pas choisir. Je ne voyais pas pourquoi il fallait se casser la tête pour choisir d'avance dans quoi on allait se faire suer. Les gens faisaient le boulot qu'ils avaient réussi à se dégotter, et de toute façon tous les métiers consistaient à aller le matin dans un truc et y rester jusqu'au soir. Si j'avais eu une préférence c'aurait été pour un où on restait moins longtemps, mais il n'y en avait pas.

« Alors, dit-elle, il n'y a rien qui t'attire particulièrement ? » J'avais beau réfléchir, rien ne m'attirait.

« Tes tests sont bons pourtant. Tu ne te sens aucune vocation ? »

Vocation. J'ouvris des yeux ronds. J'avais lu dans un de ces bouquins l'histoire d'une fille qui avait eu la vocation d'aller soigner des lépreux. Je ne m'en ressentais pas plus que pour être bobineuse.

« De toute façon, dit la mère, ça n'a pas d'importance qu'elle ne veuille rien faire, j'ai plus besoin d'elle à la maison que dehors. Surtout si on est deux de plus... »

On croyait que c'était des jumeaux cette fois.

Tout de suite ce qui me manqua, c'est l'école. Pas tellement la classe en elle-même, mais le chemin pour y aller, et, par-dessus tout, les devoirs du soir. J'aurais peut-être dû dire à l'orienteuse que j'aimais faire des devoirs, il existait peut-être un métier au monde où on fait ses devoirs toute sa vie. Quelque part, je ne sais pas. Quelque part.

**Texte D : Annie Ernaux, extrait de *La Femme gelée* - 1981**

|  |  |
| --- | --- |
| Macintosh HD:Users:Ghislaine:Desktop:ernaux.jpg | *Dans son autofiction, Annie Ernaux raconte l’histoire d’une jeune fille qui s’est mariée à un étudiant, tous deux pleins de théories idéales sur l’égalité des sexes mais vite ressaisis par les stéréotypes sociaux* |

Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l’image attendrissante du jeune couple moderno-intellectuel. Qui pourrait encore m’attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s’enlise, doucettement. En y consentant lâchement. D’accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l’un de l’autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L’un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence.

Par la dînette. Le restau universitaire fermait l’été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l’extra, pas du courant. Aucun passé d’aide-culinaire dans les jupes de maman ni l’un ni l’autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu’il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revoyais mon père dans la cuisine. Il se marre, « non mais tu m’imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien ! ». Je suis humiliée. Mes parents, l’aberration, le couple bouffon. Non je n’en ai pas vu beaucoup d’hommes peler des patates. Mon modèle à moi n’est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l’horizon, monsieur père laisse son épouse s’occuper de tout dans la maison, lui si disert1, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c’est tout. À toi d’apprendre ma vieille. Des moments d’angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meublé2, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu’il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multicolores, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d’avant. Maintenant, c’est la nourriture corvée.

Je n’ai pas regimbé3, hurlé ou annoncé froidement, aujourd’hui c’est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l’écume d’un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c’est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l’entente, pour des histoires de patates à éplucher, ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter. Pire, j’ai pensé que j’étais plus malhabile qu’une autre, une flemmarde en plus, qui regrettait le temps où elle se fourrait les pieds sous la table, une intellectuelle paumée incapable de casser un œuf proprement. Il fallait changer. À la fac, en octobre, j’essaie de savoir comment elles font les filles mariées, celles qui, même, ont un enfant. Quelle pudeur, quel mystère, « pas commode » elles disent seulement, mais avec un air de fierté, comme si c’était glorieux d’être submergée d’occupations. La plénitude des femmes mariées. Plus le temps de s’interroger, couper stupidement les cheveux en quatre, le réel c’est ça, un homme, et qui bouffe, pas deux yaourts et un thé, il ne s’agit pas d’être une braque4. Alors, jour après jour, de petits pois cramés en quiche trop salée, sans joie, je me suis efforcée d’être la nourricière, sans me plaindre. « Tu sais, je préfère manger à la maison plutôt qu’au restau U, c’est bien meilleur ! » Sincère, et il croyait me faire un plaisir fou. Moi je me sentais couler.

Version anglaise, purée, philosophie de l’histoire, vite le supermarché va fermer, les études par petits bouts c’est distrayant mais ça tourne peu à peu aux arts d’agrément. J’ai terminé avec peine et sans goût un mémoire sur le surréalisme que j’avais choisi l’année d’avant avec enthousiasme. Pas eu le temps de rendre un seul devoir au premier trimestre, je n’aurai certainement pas le capes5, trop difficile. Mes buts d’avant se perdent dans un flou étrange. Moins de volonté. Pour la première fois, j’envisage un échec avec indifférence, je table sur sa réussite à lui, qui, au contraire, s’accroche plus qu’avant, tient à finir sa licence et sciences po6 en juin, bout de projets. Il se ramasse sur lui-même et moi je me dilue, je m’engourdis. Quelque part dans l’armoire dorment des nouvelles, il les a lues, pas mal, tu devrais continuer. Mais oui, il m’encourage, il souhaite que je réussisse au concours de prof, que je me « réalise » comme lui. Dans la conversation, c’est toujours le discours de l’égalité. Quand nous nous sommes rencontrés dans les Alpes, on a parlé ensemble de Dostoïevski7 et de la révolution algérienne. Il n’a pas la naïveté de croire que le lavage de ses chaussettes me comble de bonheur, il me dit et me répète qu’il a horreur des femmes popotes. Intellectuellement, il est pour ma liberté, il établit des plans d’organisation pour les courses, l’aspirateur, comment me plaindrais-je. Comment lui en voudrais-je aussi quand il prend son air contrit d’enfant bien élevé, le doigt sur la bouche, pour rire, « ma pitchoune, j’ai oublié d’essuyer la vaisselle... » tous les conflits se rapetissent et s’engluent dans la gentillesse du début de la vie commune, dans cette parole enfantine qui nous a curieusement saisis, de ma poule à petit coco, et nous dodine8 tendrement, innocemment.

1. disert : qui s’exprime facilement et avec élégance. 2. meublé : appartement loué avec ses meubles. 3. regimber : protester, s’insurger. 4. braque (familier) : stupide, écervelé. Équivalent de « cinglé ». 5. capes : concours pour devenir professeur dans l’enseignement secondaire. 6. sciences politiques : école prestigieuse d’administration. 7. Dostoïevski : auteur russe (1821-1881). 8. dodiner (terme vieilli) : bercer, dorloter.

**Texte E  : Virginia Woolf, extrait d’*Une chambre à soi* (1929)**

|  |  |
| --- | --- |
|  | *Dans cet essai Virginia Woolf pose le problème des rapports entre les femmes et la création littéraire au cours des siècles.* |

Me voici en train de me demander pourquoi, à l'époque élisabéthaine, les femmes n'écrivaient pas de poésie, et je ne suis pas seulement sûre de la façon dont elles étaient élevées. Leur apprenait-on à écrire ? Avaient-elles un salon personnel ? Combien de femmes avaient-elles des enfants avant leur vingt et unième année ? En un mot, que faisaient-elles de huit heures du matin à huit heures du soir ? Elles n'avaient pas d'argent, c'est certain ; selon le Professeur Trevelyan, elles étaient mariées, que cela leur plût ou non, avant même leur sortie de la nursery, vers quinze ou seize ans probablement. Il eût été bien étrange, d'après ce tableau, de voir l'une d'elles, soudain, se mettre à écrire les pièces de Shakespeare, me dis-je en conclusion, et je pensai à ce vieux monsieur, mort maintenant, mais qui était, je crois, évêque : il déclarait qu'il était impossible qu'une femme ait eu dans le passé, ait dans le présent ou dans l'avenir le génie de Shakespeare. Il adressait aux journaux des articles sur ce sujet. C'est lui aussi qui déclara à une dame, qui s'était renseignée auprès de lui, qu'en vérité les chats n'allaient pas au ciel bien que, ajouta-t-il, ils aient une certaine forme d'âme. Quelle somme de réflexions ces vieux messieurs ont dépensée pour notre salut ? Comme les bornes de l'ignorance ont reculé à leur approche ! Les chats ne vont pas au ciel. Les femmes ne peuvent pas écrire les pièces de Shakespeare.

Quoi qu'il en soit, je ne pouvais m'empêcher de penser, tout en regardant les œuvres de Shakespeare sur leur rayon, que l'évêque avait raison, du moins sur ce point : il aurait été impossible, complètement et entièrement impossible, qu'une femme écrivît les pièces de Shakespeare à l'époque de Shakespeare. Laissez-moi imaginer, puisque les faits précis sont si difficiles à établir, ce qui serait arrivé si Shakespeare avait eu une sœur merveilleusement douée.